

De la plume au pinceau :  
une poésie picturale

Nina CADDET  
Charlotte MARQUEVIELLE  
Laura STEEN



Tout d'abord, il faut rappeler que le baroque n'est pas une école à proprement parler mais plutôt une esthétique vers laquelle converge la sensibilité de beaucoup d'artistes. Le baroque est généralement connu à travers la peinture, la sculpture, l'architecture ou encore la musique ; il est beaucoup moins connu en littérature où il s'est pourtant également développé : on le trouve au théâtre (*L'Illusion comique* de Corneille est une pièce baroque par exemple) mais encore en poésie.

Dans la poésie baroque, la part du visuel est très importante, notamment à travers la description et les allusions plus ou moins explicites à la peinture, au théâtre. Des liens forts existant entre ces différentes disciplines artistiques, nous avons décidé de les décrypter en nous appuyant sur des poèmes baroques sélectionnés parmi de nombreux autres. Nous avons essayé de sélectionner les textes qui nous paraissaient les plus pertinents pour traiter ce sujet.

En lisant les vers baroques, lecteur retrouve souvent des occurrences visuelles et décèle des allusions plus ou moins explicites à la peinture et au travail du peintre. L'art pictural semble être au service de la poésie et la poésie au service de la peinture. Cela passe par la présence de descriptions très pertinentes où le visuel prend évidemment une place considérable ou encore par la présence d'un certain souhait implicite, émis par l'auteur, de donner à voir, de peindre la réalité, un tableau allégorique ou même issu de son imagination. Nous traiterons ce sujet en étudiant tout d'abord le rôle de la description et des indices du visuel avant de nous intéresser à l'expression même du visuel.

## Les indices visuels

La picturalité dans la poésie baroque se traduit par l'utilisation de temps verbaux tels que le présent de l'indicatif, utilisé pour la description et qui permet ainsi de visualiser le poème. Il est présent dans *Un Spectre, Une Carcasse* de Jean Auvray :

« En extase je tombe, et sans sentir je sens  
Une insensible main qui dérobe mes sens  
Tient mon âme en suspens, agilement transporte »

Ainsi, ce temps est celui de la description et témoigne de la visualité du poème. Il est renforcé par l'utilisation de l'imparfait, temps propice de la narration qui fige l'action passée :

« Comme s’y promenait mon âme épouvantée,  
elle y vit une croix nouvellement plantée,  
construite, se semblait, de trois sortes de bois ;[...]  
Qu’a peine y pouvait-on discerner quelque forme,  
car le sang versait son corps en mille lieux  
deshonorait son front, et sa bouche et ses yeux. »

Ce souci de description est renforcé par celui du détail, où l’auteur s’efforce à être le plus proche de la réalité en choisissant minutieusement ses mots pour donner le plus d’indices possible, de détails, afin d’illustrer de la meilleure façon son poème :

« Toute sa face était de crachats enlaidie,  
Sa chair en mille endroits était toute meurtrie,  
Sa croix de toutes parts pissait les flots de sang,  
Ses pieds, ses mains, son chef, et sa bouche et son flanc »

L’accumulation de détails, indispensables à la création d’une peinture nous permet de nous rendre compte de la réalité du poème et de son authenticité.

La perception est d’autant plus importante qu’elle permet d’appréhender la réalité, elle est présente dans le poème de Jean Auvray :

« En extase je tombe, et sans sentir je sens  
Une insensible main qui dérobe mes sens »

Elle se manifeste ici par des verbes de perception, qui font appel à nos sens et illustrent notre compréhension du monde comme dans le poème *Ode* de Théophile de Viau :

« J’entends craqueter le tonnerre  
Un esprit se présente à moi,  
J’ois Charon qui m’appelle à soi,  
Je vois le centre de la terre. »

Les repères spatio-temporels ne sont pas seulement présents en peinture, comme nous le montre le poème de Germain Habert de Cérisy, dans le poème *Dans sa glace inconstante* :

« Au milieu de ce bois un liquide cristal  
En tombant d’un rocher forme un large canal [...]  
C’est là, par un chaos agréable et nouveau,  
Que la terre et le ciel se rencontrent dans l’eau ;  
C’est là que l’œil souffrant de douces impostures,

Confond tous les objets avecque leurs figures,  
C'est là que sur un arbre il croit voir les poissons,  
Qu'il trouve les oyseaux auprès des ameçons »

Permettant de situer les détails dans l'espace et dans le temps, ils donnent à voir. Ils sont de plus en corrélation avec l'idée de mouvement, mouvement figé dans l'action.

## L'expression du visuel

En plus de la description qui aide clairement à la visualisation des poèmes, il est fréquent de voir leurs auteurs emprunter des procédés à la peinture afin de renforcer l'impact de leurs oeuvres sur l'imagination et le ressenti des lecteurs. Un de ces procédés est l'utilisation des couleurs. De la monochromie au clair-obscur, les poètes usent du lexique chromatique comme les artistes peintres de leur palette. Ainsi peut-on citer ces vers d'*Ode* de Théophile de Viau qui rappellent le clair-obscur :

« Une ombre offusque mes regards » ;  
« Le feu brûle dedans la glace  
Le soleil est devenu noir  
Je vois la lune qui va choir ».

Il y a ici un travail de l'auteur qui, dans ces images successives, cherche à les opposer les unes aux autres et à les juxtaposer, les contraster, pour mieux les révéler, chacune dans sa couleur particulière.

Le même procédé est observable dans *La Grotte de Versailles* de Jean de la Fontaine. Dans le titre même il y a un effet d'oxymore, de contraste lumineux. La grotte connote l'obscurité tandis que Versailles, dans la culture collective, va directement évoquer la luminosité, avec sa galerie des glaces notamment. De plus, cet effet de contraste est poursuivi tout au long du poème dans l'opposition entre la grotte et les éléments observés ou invoqués tels que la « blancheur transparente de l'eau », un « voile de crystal », « Dieu des vers et du jour, Phébus ».

Mais d'autres couleurs peuvent également être évoquées ou utilisées par les poètes. De fait dans *Un Spectre, une carcasse*, Jean Auvray use de la monochromie sanguinaire pour teinter son texte d'un réalisme morbide. Celui-ci est en effet parcouru de nombreuses occurrences relatives au sang : les « flots

de sang », la « peau sanglante », les « sanglots bouillons », etc. Et c'est bien sûr sans compter les images associées.

D'autre part, nous l'avons vu, s'il y a des images relatives aux couleurs, il y en a également qui sont indépendantes, données à voir au lecteur comme des illustrations d'une ambition picturale particulière. Si l'on reprend *Ode*, on en a un exemple éloquent. L'auteur superpose les images sans lien apparent entre elles : un « ruisseau remonte en sa source », un « bœuf gravit sur un clocher », un « aspic s'accouple d'une ourse », un « serpent déchire un vautour », etc. Cette accumulation donne l'impression d'une tapisserie à l'Arachné, et correspond ainsi à une idée de chaos, d'inversement, de perte de l'ordre et de confusion.

Cependant, les couleurs et les images ne sont que des indices indirects de l'influence picturale sur la poésie baroque. Les auteurs eux-mêmes y font des allusions directes. Dans le *Temple de l'inconstance*, Jacques-Davy du Perron se met en scène, la plume à la main, tel un peintre, afin d'affirmer sa vocation de faiseur d'images et de représentations émotionnelles.

« Tout à l'entour je peindrai mainte image  
D'erreur, d'oubli et d'infidélité,  
De fol désir, d'espoir, de vanité,  
De fiction et de penser volage ».

De plus, le thème de l'écriture et celui de la peinture coexistent au fil des vers pour finir par s'unir à la huitième strophe au travers de l'enluminure : « En lettre d'or engravé sur le front ». Dans la même veine, Germain Habert de Cérisy fait également référence à l'art pictural, évoquant « un liquide de crystal [...] Fait de tous ses voisins la peinture mouvante ».

C'est bel et bien de cela qu'il s'agit : les poètes voient dans l'écriture un instrument pour peindre le mouvement, l'inconstance, un moyen de faire une représentation visuelle, voire auditive et odorante, de n'importe quel objet ou sujet. Ainsi, dans *Inconstance* Pierre Motin nous dit clairement :

« Je veux dans un tableau la nature pourtraire,  
J'y peindrai la Fortune et le change ordinaire  
De tout ce qui se voit sous la voûte des cieux ».

L'écriture n'est plus perçue comme un carcan dogmatique mais comme une manière de « peindre » dans le marbre l'instable, l'évolutif, dans un monde qui change et cherche en même temps à redéfinir et à se fixer de nouvelles limites.

## Ode

Un corbeau devant moi croasse,  
Une ombre offusque mes regards,  
Deux belettes et deux renards  
Traversent l'endroit où je passe,  
Les pieds faillent à mon cheval,  
Mon laquais tombe du haut mal<sup>1</sup>,  
J'entends craqueter le tonnerre,  
Un esprit se présente à moi,  
J'ois<sup>2</sup> Charon<sup>3</sup> qui m'appelle à soi,  
Je vois le centre de la terre.

Ce ruisseau remonte en sa source,  
Un bœuf gravit sur un clocher,  
Le sang coule de ce rocher,  
Un aspic<sup>4</sup> s'accouple d'une ourse,  
Sur le haut d'une vieille tour  
Un serpent déchire un vautour,  
Le feu brûle dedans la glace,  
Le Soleil est devenu noir,  
Je vois la Lune qui va choir,  
Cet arbre est sorti de sa place.

THÉOPHILE DE VIAU

*Oeuvre poétique* [entre 1621 et 1623]

---

<sup>1</sup> Expression pour désigner une crise d'épilepsie.

<sup>2</sup> Signifie « j'entends ».

<sup>3</sup> Désigne le fils des ténèbres (Erèbe) et de la nuit (Nyx). Dans la mythologie grecque il avait pour rôle de faire passer les âmes des défunts de l'autre côté du Styx, aux enfers, c'est-à-dire le monde des morts.

<sup>4</sup> Nom d'un serpent venimeux.

## Un Spectre, une carcasse

[...]En extase je tombe, et sans sentir je sens  
Une insensible main qui dérobe mes sens,  
Tient mon âme en suspens, agilement transporte  
Moi-même de moi-même, et sus un mont me porte ;  
Un mont épouvantable<sup>5</sup>, horrible, où les corbeaux,  
Laidement croassant, déchiraient par morceaux  
Des corps suppliciés les entrailles puantes ;  
Là n'étaient que gibets, que potences sanglantes,  
Qu'horreur, qu'effroi, que sang, qu'abomination,  
Que mort, que pourriture et désolation.  
Comme s'y promenait mon âme épouvantée,  
Elle y vit une Croix nouvellement plantée,  
Construite, se semblait, de trois sortes de bois<sup>6</sup> ;  
Un homme massacré pendait sur cette Croix,  
Si crasseux, si sanglant, si meurtri, si difforme,  
Qu'à peine y pouvait-on discerner quelque forme,  
Car le sang que versait son corps en mille lieux  
Déshonorait son front, et sa bouche et ses yeux ;  
Toute sa face était de crachats enlaidie,  
Sa chair en mille endroits était toute meurtrie,  
Sa Croix de toutes parts pissait les flots de sang,  
Ses pieds, ses mains, son chef, et sa bouche et son flanc<sup>7</sup>,  
En jetaient des ruisseaux, les cruelles tortures  
Lui avaient tout démis les os de ses jointures,  
Sa peau sanglante était cousue avec ses os,  
Et son ventre attaché aux vertèbres du dos  
Sans entrailles semblait, une épine cruelle  
Fichait ses aiguillons jusques dans sa cervelle,  
Dont les sanglots bouillonnent à mesure séchés ;  
Coulaient, barbe et cheveux sur sa face couchés ;  
Ce qui restait encor de sa chair détranchée,  
Pendait horriblement par lambeaux écorchée,  
Tous ces membres étaient ou ployés, ou meurtris ;

<sup>5</sup> Le Mont Golgotha, où étaient exposés et laissés les suppliciés à mort.

<sup>6</sup> La tradition veut que la Croix du Christ ait été faite dans trois bois : le chêne, symbole de sagesse, l'olivier, symbole de paix, et le cèdre, symbole de pureté.

<sup>7</sup> Références aux stigmates du Christ : les marques faites par les clous aux pieds et aux mains ; la couronne d'épine au front et la lance dans le flanc.

Bref, comme en ces Lépreux confirmés et pourris,  
L'on voyait au profond de ses larges ulcères  
Ses veines, ses tendons, ses nerfs et ses artères,  
L'on pouvait aisément lui compter tous les os,  
Ce n'était qu'un Squelett', qu'une sèche Atropos<sup>8</sup>,  
Un Spectre, une carcasse, et pour bien dire en somme,  
Ce mort ressemblait mieux un fantôme qu'un homme,  
Sinon que de ses yeux morts et ensanglantés  
Rejaillissaient encor tant de vives clartés,  
Tant de traits, tant d'attraits, que pour moi il me semble  
Que ce mort était vif, ou vif et mort ensemble ;[...]

JEAN AUVRAY

*La Pourmenade d'une âme dévote (1633)*

---

<sup>8</sup> Atropos est l'une des trois Moires, déesses du destin. Ce sont trois sœurs. Clotho l'aînée fait naître la vie avec le fil tissé d'un rouet, Lachésis mesure ce fil et Atropos, la Mort, le coupe.

## Inconstance

[...]Je veux dans un tableau la Nature pourtraire<sup>9</sup>,  
J'y peindrai la Fortune et le change ordinaire  
De tout ce qui se voit sous la voûte des cieux,  
L'Amour y sera peint d'une forme nouvelle,  
Non comme de coutume avec une double aile,  
Je lui en donne autant comme Argus<sup>10</sup> avait d'yeux.

L'on y verra la mer et les ondes émues,  
L'art avec ses éclairs, son tonnerre et ses nues,  
Le feu prompt et léger vers le ciel aspirant,  
Girouettes, moulins, oiseaux de tous plumages,  
Papillons, cerfs, dauphins, et des conins<sup>11</sup> sauvages  
Qui perdent de leurs trous la mémoire en courant.

Des fantômes, des vents, des songes, des chimères,  
Sablons toujours mouvants, tourbillons et poussières  
Des pailles, des rameaux, et des feuilles des bois,  
Et si je le pouvais, j'y peindrais ma pensée,  
Mais elle est trop soudain de mon esprit passée,  
Car je ne pense plus à ce que je pensais.

Je veux qu'en ce tableau soit ma place arrêtée,  
Auprès de moi tirés Achelois<sup>12</sup> et Prothée<sup>13</sup>,  
Faisant comme semblant de me céder la leur,  
Et lors si de mon cœur apparaît la figure,  
C'est trop peu de couleurs de toute la peinture,  
A peindre sa couleur qui n'a point de couleur.

---

<sup>9</sup> Signifie « faire le portrait de la Nature ».

<sup>10</sup> Argus est un géant de la mythologie grec qui avait cents yeux et à qui Héra, l'épouse de Zeus avait confié la mission de surveiller la maîtresse de son mari, Io.

<sup>11</sup> Espèce de lapins sauvages.

<sup>12</sup> Nom donné à la déesse de la lune ou à une sirène, muse fille d'Anchelous.

<sup>13</sup> Dieu marin de la mythologie grecque, chargé de faire paître les troupeaux de phoques et les autres animaux marins appartenant à Poséidon, doté du pouvoir de changé de forme à volonté.

Si c'est un astre d'or qui me fait variable,  
J'aime de ses regards l'influence agréable,  
Et ne m'aimerais pas si j'étais autrement ;  
Mon esprit est léger, car ce n'est rien que flamme,  
Et si pour tout le monde il n'est qu'une seule âme,  
L'Ame de tout le monde est le seul mouvement.

Aussi n'est-ce que fable et que vaine parole  
De dire qu'il y ait je ne sais quel Æole<sup>14</sup>  
Qui enferme le vent et lui donne la loi ;  
Si dedans quelque lieu un tel esprit s'arrête,  
Ce n'est point autre part sinon que dans ma tête,  
Et les dieux n'ont point fait d'autre Æole que moi

PIERRE MOTIN

*Le cabinet des muses* (1619)

---

<sup>14</sup> Dieu du vent.

## Dans sa glace inconstante

[...]

Au milieu de ce bois un liquide cristal  
En tombant d'un rocher forme un large canal,  
Qui comme un beau miroir, dans sa glace inconstante,  
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante...  
C'est là, par un chaos agréable, et nouveau,  
Que la terre et le ciel se rencontrent dans l'eau ;  
C'est là que l'oeil souffrant de douces impostures,  
Confond tous les objets avecque leurs figures,  
C'est là que sur un arbre il croit voir les poissons,  
Qu'il trouve les oyseaux auprès des ameçons,  
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole  
Doute si l'oyseau nage, ou si le poisson vole.  
C'est là qu'une bergère estallant ses attraits,  
Fait en se regardant de plus nobles portraits,  
Quand, le genou courbé sur les fleurs du rivage,  
Elle vient arrouser celles de son visage,  
Qui remplissant les eaux de feux et de clartez  
Pour un peu d'ornement leur rend mille beautez.  
Partout où d'un regard elle échauffe les ondes,  
En de nouveaux appas elle les rend fécondes,  
Elle n'est plus unique et les flots embelis<sup>15</sup>  
Aussi bien que la terre ont une autre Philis<sup>15</sup>

[...]

GERMAIN HABERT DE CÉRISY

*La Métamorphose des yeux de Philis  
changés en astres* (1639)

---

<sup>15</sup> Nom d'une nymphe d'une grande beauté qui sert fréquemment à nommer la femme aimée en poésie baroque et précieuse.

## La grotte de Versailles

[...]Le dedans de la grotte est tel que les regards,  
Incertains de leur choix, courent de toutes parts.  
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,  
Font accorder le prix tantôt au statuaire,  
Et tantôt à celui dont l'art industriel  
Des trésors d'Amphitrite<sup>16</sup> a revêtu ces lieux.  
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage :  
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,  
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,  
Différents en couleur, font maint compartiment.  
Au haut de six piliers d'une égale structure,  
Six masques de rocaille<sup>17</sup>, à grotesque figure,  
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,  
Au-dessus d'une niche en face sont rangés.  
De mille raretés la niche est toute pleine :  
Un Triton d'un côté, de l'autre une Sirène,  
Ont chacun une conque<sup>18</sup> en leurs mains de rocher ;  
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher.  
Au haut de chaque niche, un bassin répand l'onde ;  
Le masque la vomit de sa gorge profonde ;  
Elle retombe en nappe et compose un tissu  
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.  
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,  
D'un voile de cristal alors peu différente,  
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.  
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son crystal<sup>19</sup> écoulé,  
La nacre et le corail en réparent l'absence :  
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,  
Caprices infinis du hasard et des eaux,  
Reparaissent aux yeux plus brillants et plus beaux.  
Dans le fond de la grotte, une arcade est remplie  
De marbres à qui l'art a donné de la vie.  
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,  
Goûte un morne repos, en son antre couché.

<sup>16</sup> Divinité marine, fille de Nérée et Doris, femme de Poséidon.

<sup>17</sup> Décoration sous Louis XV, aux lignes évoquant des coquillages.

<sup>18</sup> Coquillage utilisé comme instrument de musique à vent.

<sup>19</sup> Écume.

L'urne verse un torrent ; tout l'antre s'en abreuve ;  
L'eau retombe en glaci, et fait un large fleuve.  
J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits  
De ceux que l'on admire en ce moite palais :  
Le reste est au-dessus de mon faible génie.  
Toi qui lui peux donner une force infinie,  
Dieu des vers et du jour, Phébus<sup>20</sup>, inspire-moi :  
Aussi bien désormais faut-il parler de toi.  
Quand le Soleil est las, et qu'il a fait sa tâche,  
Il descend chez Thétis<sup>21</sup>, et prend quelque relâche.  
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser  
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.

JEAN DE LA FONTAINE

*Les amours de Psyché et de Cupidon* (1669)

---

<sup>20</sup> Apollon, dieu de la musique et de la poésie.

<sup>21</sup> Fille de Nérée et Doris, à ne pas confondre avec Thétys, déesse marine archaïque, symbole de la fécondité marine.

## Le Temple de l'Inconstance

Je veux bâtir un temple à l'Inconstance.  
Tous amoureux y viendront adorer,  
Et de leurs vœux jour et nuit l'honorer,  
Ayant leur cœur touché de repentance.

De plume molle en sera l'édifice,  
En l'air fondé sur les ailes du vent,  
L'autel de paille, où je viendrai souvent  
Offrir mon cœur par un feint sacrifice.

Tout à l'entour je peindrai mainte image  
D'erreur, d'oubli et d'infidélité,  
De fol désir, d'espoir, de vanité,  
De fiction et de penser volage.

Pour le sacrer, ma légère maîtresse  
Invoquera les ondes de la mer,  
Les vents, la lune, et nous fera nommer  
Moi le templier, et elle la prêtresse.

Elle séant ainsi qu'une Sibylle<sup>22</sup>  
Sur un trépied tout pur de vif argent  
Nous prédira ce qu'elle ira songeant  
D'une pensée inconstante et mobile.

Elle écrira sur des feuilles légères  
Les vers qu'alors sa fureur chantera,  
Puis à son gré le vent emportera  
Deçà delà ses chansons mensongères.

Elle enverra jusqu'au Ciel la fumée  
Et les odeurs de mille faux serments :  
La Déesse qu'adorent les amants  
De tels encens veut être parfumée.

---

<sup>22</sup> Prêtresse d'Apollon, elle emploie un langage énigmatique qui laisse libre toute interprétation.

Et moi gardant du saint temple la porte,  
Je chasserai tous ceux-là qui n'auront  
En lettre d'or<sup>23</sup> engravé sur le front  
Le sacré nom de léger que je porte.

De faux soupirs, de larmes infidèles  
J'y nourrirai le muable Protée<sup>24</sup>,  
Et le Serpent<sup>25</sup> qui de vent allaité  
Déçoit<sup>26</sup> nos yeux de cent couleurs nouvelles.

Fille de l'air, déesse secourable,  
De qui le corps est de plumes couvert,  
Fais que toujours ton temple soit ouvert  
A tout amant comme moi variable

JACQUES-DAVY DU PERRON

*Diverses œuvres* (1622)

---

<sup>23</sup> Enluminures.

<sup>24</sup> Fils de Poséidon et Thétys, divinité marine qui a le don de la prophétie et de la métamorphose.

<sup>25</sup> Symbole de métamorphose et d'inconstance.

<sup>26</sup> Trompe.

## **Annexe : L'inspiration du poète**

*Dans cette peinture, deux arts sont rassemblés : l'art pictural (puisque'il s'agit d'une peinture) et l'art poétique. En effet, le personnage au centre semble être Apollon, dieu grec de la clarté solaire, de la raison et des arts et plus particulièrement de la musique et de la poésie. Il est en train de dicter quelque chose à un poète, Virgile. Le personnage féminin est probablement Calliope, muse de la poésie antique et de l'éloquence, elle inspire le poème qu'Apollon dicte au poète. Cette œuvre montre bien l'existence d'un rapport entre poésie et peinture par les personnages et leur posture.*



**L'inspiration du poète, Nicolas Poussin (1630) Annexe 2**

